

De plus près, le fleuve

Kathy Moreau

Number 16, Winter 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15936ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Moreau, K. (1983). De plus près, le fleuve. *Moebius*, (16), 21–23.

KATHY MOREAU

De plus près, le fleuve

L'abattis crépusculaire termine la coulée
mouillée.

Dévastée par le courant, je reste perchée à la
houle.
Fleurissante et haletée, le poids du mot en
attente,
je glisse sur la vague pour la connaître
et la mieux dire.

La voix du fleuve me suspend et m'accoutume
à la vie.

La voie fluviale me recoupe et ne me chavire
jamais.

Aux roidisements glaciaires, les îles
mouvantes
refondent les grèves.

Et se redressent les couleurs.
Et se repique la lumière riveraine.

Lorsque la cime des eaux éblouit la boucle de
l'anse,
la rive de l'est qui pointe, éconduit mes der-
nières plaintes.
Subite et dévoilée, la chaleur lumineuse me
répand
et je suis.

Je suis bâtie de joncs.
Je suis bâtiment bizarre sans pont.

Errance, traversées côtières,
mes voilures limitrophes s'emmêlent.
Et s'embourbent les gouvernails aux battures
battues.

A l'allègement du soleil se juxtaposent
ces maximes entendues du fleuve
et retenues pour leur douceur.

Douceur dans la voix se couchent à l'eau
mystère et couleur finale du jour
jusqu'au nouveau vent.

Large comme le large, je me déplore devant
lui.

Lui me voit, je l'entends me voir.
Accroupie devant la berge je me berce
humectant sa pente de mon front
jamais de rage, jamais de rage vocale,
le plus ma face se vire du côté mou de
l'horizon,
de ton côté, le plus je t'appartiens,
le plus je m'apporte à toi dépossédée de
l'enclos
du présent.

Sous ma patte, le frais de ton échine trem-
blante
me décimente de la peine.
Je suis à ta courbe courbée,
immensifiée à l'embouchure de ton nom.

Seulement de t'entendre, je respire.
A te regarder, je me gonfle.
Il me suffit de te sentir pour m'hydrater le
coeur.

Je t'aime et ne pourrai jamais le faire suf-
fisamment.

* * *

Nul n'a plus le visage de clair aux dunes.

Chemin sans paysage, détourne-toi,
franchis la grève.
Bouleverse le sillage de ton eau.
Bouscule le silence de ton aube.

Je te dis que j'étais là à voir fleurir tes vagues.
J'étais déjà à vent,
autant que tu le penses.
J'étais déjà par toi.

A froid tu m'as défendu de pleurer à ta rencontre.

Tu me concentres à toi, à distance.

Ma parole lacérée, criblée de pales ronflantes
au creux de ton ventre
opère le scalpe de sa peau saoule de ton eau.

Lueurs lustrées d'abandons donnés,
je te laisse,
récupère ton désir indigène.

Reprends ta douleur à mi-voix.

Je te caresserai à mi-jambes
sans que tu me portes.

* * *

Contre la mort, les jours suffisent.
Ainsi la naissance habite le pays de ton eau.

Montent les humeurs des terres
jusqu'à ta parole en chute.
Côteaux clôturés aux bêtes humaines,
les haleines humides chevauchent les nuées
côtières.

Se balancent les bouées au feu de l'eau,
au socle des vagues.

A la pâleur des larmes,
éclatent les phares.
A l'écho des rires,
résonnent les rives.

Subtile amalgame des images,
le pré-nommé des airs gravite les saisons.

Habitacle déraisonné des corps,
Souffleur assoiffée de l'esprit ahuri,
l'oreille s'émousse à force de se tendre et
tendre encore,
pour comprendre encore plus
et boire l'orage par la peur,
et savoir tous les sons du courant
et pouvoir reconnaître le vent à sa vague,
le temps à sa cadence.
